



AVIGNON. COUR D'HONNEUR

L'ECOLE DU REGARD

Didier Bezace a mesuré exactement les dimensions de la Cour. Son *Ecole des Femmes* promène notre regard avec une finesse aussi discrète qu'efficace.

que des monologues et des scènes à deux, paraissait a priori assez insensé. Inconséquent. Il n'en est rien cependant, puisque Didier Bezace a pensé et travaillé l'espace comme un élément déterminant de la dramaturgie.

La scénographie est superbe : un plan incliné en bois isolé au milieu de la scène semble inaccessible, et sera pourtant abordé de toutes parts, dessous, derrière et devant, avec trappes, ascenseurs et échelles, jusqu'à ce que tous abandonnent le navire qui sombre, Arnolphe qui disparaît dans sa folie.

Peu de couleurs dans cet univers de la douleur, rien de chatoyant, de séduisant. Les lumières, toujours blanches, structurent l'espace précisément, illuminent les visages, forment des halos concentrés, poursuivent Arnolphe qui jamais ne peut échapper aux regards. De tous côtés les yeux le suivent alors qu'il

se croit seul : là-haut, dans la galerie du lointain des masques graves observent ses manœuvres, Agnès et Horace manipulent le barbon sans naïveté, consciemment.

Une vraie interprétation

Le quiproquo stupide qui entraîne habituellement Horace à tout dévoiler à son adversaire, qu'il prend comme confident, est ici interprété comme un acte volontaire : Horace connaît l'identité de son ennemi, son père les observe, et du coup Arnolphe est placé au centre, objet unique de l'action, puisque le mariage est conclu d'avance et que la seule intrigue reste sa déconfiture.

Car dès le début de la pièce Agnès est amoureuse, convertie à l'amour par sa nature, son corps. Son manque d'instruction, son ignorance sont vécues comme un handicap, et Agnès Sourdillon rompt avec la tradition de la candeur pour faire de la jeune niaise une rustaude qui peu à peu s'éveille à la vie.

Du coup Arnolphe apparaît comme une victime de leurs manipula-

tions : son cynisme, sa misogynie extrême, semblent causés par des blessures anciennes qu'il veut circonscrire. Terriblement humain, s'humiliant finalement face à sa victime qui d'un mot l'anéantit, Pierre Arditi est remarquable de douleur et de présence, rappelant irrésistiblement que Molière avait épousé une femme trop jeune et qu'il jouait ce rôle, à qui il donnait forcément une part de lui-même.

Cette « Ecole des femmes » est donc une singulière réussite : offrant au regard public une intimité impudique, jouant de la notoriété d'un grand comédien et d'un auteur plus que célèbre pour fabriquer un spectacle populaire d'une maturité remarquable, Didier Bezace a pris les exactes mesures de la Cour, lieu public, monumental, ouvert au vent et concentrant tous les regards. Sans sacrifier la dimension populaire attachée au Palais depuis Jean Vilar.

Agnès FRESCHÉL

Jusqu'au 16 juillet à 22h.
(durée 2h40). 04.90.14.14.14.

Que faire dans la Cour ? Le vent qui la balaye parfois, la pluie qui y tombe et qu'il faut pouvoir évacuer très vite, les dimensions surhumaines semblent interdire toute apparition inopinée, toute fulgurante traversée de l'espace, tout effet de lumière subtil... Sans parler des contraintes liées à la simple audition des textes : seules les voix exceptionnelles peuvent se faire entendre dans la Cour, l'intime et le caressant y semblent bannis, et l'exploit physique demandé aux acteurs les apparente aux chanteurs d'opéras.

Bref, y monter *L'Ecole des femmes*, comédie intime et intérieure, ne présentant pratiquement